TROIS GOBE-MOUCHES,

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

M. HONORÉ;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 13 janvier 1839.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

FLIPOTOT, rentier	M. MOESSARD.
M. GRIBOUILLARD	M. HONORÉ.
CAROLINE, sa fille	Mlle JOUBERT.
RODOLPHE, amant de Caroline	Mlle ÉMILE DUPUIS.
FRANÇOIS, donestique de M. Flipotot	M. CH. CABOT.
LE COCHER	M. RIFFAUT.
LE JUGE-DE-PAIX	M. HIPPOLYTE.
DEUX TÉMOINS.	

La scène se passe à Paris, chez Flipotot.

Le théâtre représente un salon avec portes et fenêtres.

SCÈNE I.

FRANÇOIS, seul *.

C'est drôle... moi, François, garçon intelligent et d'assez bonne mine, je bats les habits, je brosse les chapeaux, et c'est un autre qui se promène avec. Pourquoi? parceque cet autre qui n'a ni intelligence, ni physionomie, se trouve nanti de dix mille livres de rente et que moi, par l'effet de je ne sais quel imbécile de hasard, je ne possède absolument que ma personne... qui a bien ses charmes, mais qui n'est pas d'l'argent comptant.

AIR : C'est encor moi.

L' plus beau garçon,
L' meilleur garçon,
S'il n'a pas sa bourse garnie,
Si le quibus lui fait faux bon,
S' trouve enfoncé pour tout' sa vie.
Pauvre garçon!
Triste garçon!
Joli garçon!

Comment diable voulez-vous que je devienne riche! savez-vous combien je gagne ici? 300 fr. tout ronds.... tandis qu'il y a des domestiques qui perçoivent jusqu'à 1200 livres .. ci-devant tournois, comme dit mon maître. Dieu de Dieu! si j'avais 1200 fr. de gages, tournois ou non, je ne brosserais plus ni habits ni chapeaux... pas même les miens... j'aurais une maison de campagne, des petits lapins et puis une bonne, une bonne grosse bonne...

FLIPOTOT, dans la coulisse.

François!

FRANÇOIS.

Ah! voilà mon patron qui m'appelle... si je le faisais languir un peu!... oui, ça lui démontrera qu'un domestique est quelquefois le bourgeois de son maître.

FLIPOTOT.

Allons donc, François!... François!

FRANÇOIS.

Ah! bon Dieu, bon Dieu... ça parle haut, ça crie... pourquoi? parceque ça a dix mille... car enfin retournons les choses, passons les rentes de mon côté et la brosse du sien : ce serait moi qui... Dieu que la vie du monde est bête! Cependant allons voir ce qu'il me veut. (Au moment où François s'approche de la chambre de son maître, le bruit d'un carreau cassé l'épouvante et le fait retourner.) Qu'est-ce que c'est que ça!

(La fenêtre s'ouvre.)

* Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être à la représentation : le premier indiqué tient toujours la droite du spectateur.

Digitized by Google

SCÈNE II.

RODOLPHE, FRANÇOIS.

RODOLPHE, debout sur le bord de la fenêtre.

Approche, et écoute-moi.

FRANÇOIS, reculant.

Pas si bête... n'entrez pas, ou je crie au voleur.

RODOLPHE, lui jetant une bourse.

Ouvre la main.

FRANÇOIS.

C'est fait.

RODOLPHE.

Ferme les yeux.

FRANÇOIS.

C'est fait.

RODOLPHE saute dans l'appartement.

Maintenant tu peux me regarder.

FRANÇOIS.

Toujours en fermant les yeux?

RODOLPHE.

Ouvre-les bien grands au contraire, et dis-moi : Ai-je la physionomie d'un voleur?

FRANÇOIS.

Hé! hé! pas trop!.. Attendez donc! (il l'examine.) je vous connais... j'ai fait mes études avec vous... pardon, je veux dire que j'ai appris auprès de vous mon état de domestique... chez M. Duchâteau votre père.

RODOLPHE.

Précisément.

FRANÇOIS.

Vous souvenez-vous quand vous étiez mioche, c'était moi qui mangeais vos tartines de confitures; le plus bête de nous deux ce n'était pas moi.

RODOLPHE.

Assez, tu penses bien...

FRANÇOIS.

Je pense que vous avez une singulière façon de vous introduire chez les gens... les autres personnes entrent ici par la porte; c'est peut-être ridicule, mais c'est l'usage de la maison.

RODOLPHE.

J'ai voulu faire comme tout le monde; mais j'avais oublié le nom de ton maître, et le concierge m'a reçu avec une grimace et une porte fermée.

FRANÇOIS.

Vous ne lui avez donc pas montré cette bourse?

RODOLPHE.

Il l'a refusée.

FRANÇOIS.

Il l'a refusée!.. canaille!... Encore une question. Qu'est-ce qui vous a ouvert la grille du jardin?

RODOLPHE.

Personne, j'ai escaladé; il y avait là, par le plus romanesque des hasards, une échelle toute posée, et mes informations ayant été bien prises...

FRANÇOIS.

Mais pardon, voulez-vous que je vous présente à mon maître?

RODOLPHE.

Tais-toi, bavard! ne t'avise pas de parler de moi ici. (A part.) Je ne précédais que de quelques minutes M. Gribouillard et sa fille; la diligence est arrivée, je n'ai pas un moment à perdre. (Haut.) Écoute-moi, imbécile..

FRANÇOIS.

Ne confondons pas; je m'appelle François.

RODOLPHE.

Il faut me cacher...

FRANÇOIS.

Vous cacher!... pourquoi et où ça?

RODOLPHE.

Parce qu'il le faut et où tu voudras... l'essentiel est de te dépêcher.

FRANÇOIS.

Ah! je comprends, c'est une farce que vous allez jouer.

RODOLPHE.

Non, c'est une surprise que je veux faire à ton maître.

FRANÇOIS.

Ah! bravo! il adore les surprises... Eh bien! tenez, j'ai votre affaire... là, dans une petite chambre noire.

RODOLPHE.

Bien. Tu mettras la clé dans ta poche, et, si quelqu'un te la demande, souviens-toi qu'elle est perdue pour tout le monde, excepté pour nous deux... Encore un mot... Dans quelques minutes un vieux monsieur et une jeune demoiselle viendront ici.

FRANÇOIS.

Qu'est-ce que je leur dirai?

RODOLPHE.

Rien. Mais tu m'avertiras dès que la demoiselle sera seule. Ne parle de moi à personne; n'oublie pas que je t'écoute, que je t'observe, et que si tu sors de cette chambre sans ma permission je te coupe les deux oreilles.

FRANÇOIS.

Mais si mon maître m'ordonne de...

RODOLPHE.

Tu ne dois obéir qu'à moi. (A part.) Ah! monsieur Flipotot! vous voulez épouser une jeune fille que j'aime, et vous croyez que le consentement du papa suffit! Non, non, il vous faudrait encore celui de votre fiancée, le mien... Vous ne les aurez pas.

FRANÇOIS.

On vient... Cachez-vous.

Digitized by Google

ENSEMBLE.

AIR : Il se tait, quel mystère (LA BOSSE).

L'aventure est jolie,
Et j'en ris de bon cœur.
Sans un peu de folie
Il n'est point de bonheur.

(Rodolphe entre dans la chambre. François l'enferme et met la clé dans sa poche.)

SCÈNE III.

FLIPOTOT, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Voyons un peu ce qu'il y a dans cette jolie petite bourselette.

FLIPOTOT.

Eh bien ! qu'est-ce que tu fais là?

FRANÇOIS, cachant la bourse.

Moi, monsieur ! je bats votre habit et je brosse votre chapeau.

FLIPOTOT.

Oui, les bras croisés, n'est-ce pas ?

FRANÇOIS.

C'est ma manière : chacun a la sienne, et pourvu que la besogne se fasse...

FLIPOTOT.

Tais-toi... Viens me passer mon habit, et laisse-moi composer ma physionomie. Diable ! on ne va pas à un enterrement avec sa figure des autres jours.

FRANÇOIS.

Ah ! vous allez à l'enterrement. Il y a donc quelqu'un de mort ?

FLIPOTOT.

Oui... le propriétaire de cette belle maison qui est là sur la place.

FRANÇOIS.

Le propriétaire de cette belle maison, qui passe tous les jours en carrosse?

FLIPOTOT.

Oui... C'est un gaillard qui laisse au moins trois cent mille livres de rente.

FRANÇOIS.

Trois cent mille francs de rente !

FLIPOTOT.

Et des châteaux, et des bois et des terres.

FRANÇOIS.

Mais à qui donc laisse-t-il tout ça ?

FLIPOTOT.

Ah ! voilà la question ! Il n'a ni femme, ni enfants, ni neveux, ni cousines... enfin, pas un héritier.

FRANÇOIS.

Dieu ! que c'est malheureux pour ceux qui auraient dû être au monde et qui ne s'y trouvent pas. C'est désolant.

FLIPOTOT.

On assure qu'il se proposait de faire un testament ; mais il vient de mourir d'une attaque d'apoplexie foudroyante. (Tirant sa montre.) Allons, tu me fais bavarder, et je suis en retard de dix minutes.

FRANÇOIS, lui barrant le passage.

Vous n'irez pas à l'enterrement.

FLIPOTOT, étonné.

Pourquoi cela ?

FRANÇOIS.

Parceque ça vous fait mal, ça vous rend fou, imbécile... je n'sais quoi. Vous rappelez-vous la dernière fois, vous êtes rentré ici en vous arrachant les cheveux.... vous juriez, vous vouliez tout casser, et vous êtes resté au lit malade pendant plus de huit jours.

FLIPOTOT.

Oh ! quelle différence ! j'avais dans la maison du défunt d'assez gros capitaux, et je venais d'apprendre, en revenant de la cérémonie, qu'il mourait insolvable.

FRANÇOIS.

Qu'est-ce qui sait. Vous en apprendrez peut-être encore autant aujourd'hui, et me voilà joli garçon ! car vous êtes bien le plus embêtant malade... Qu'est-ce qui bassine et rebassine votre lit ? c'est moi... Qu'est-ce qui fait votre tisane et qui vous la donne ? c'est moi... Encore s'il ne fallait vous l'administrer que d'un côté...

FLIPOTOT.

Je te répète qu'il n'y a rien de semblable à redouter pour aujourd'hui. Laisse-moi passer, François, ou je punirai ton obstination. Tu sais que depuis long-temps je te promets une gratification... Eh bien ! je ne te la promettrai plus.

FRANÇOIS.

Allez donc, puisque vous le voulez, mais tâchez de ramener une garde-malade avec vous, car j'en ai assez.

FLIPOTOT, revenant.

Ah ! si le facteur vient pendant mon absence, ne fais pas la bêtise de l'autre jour... prends la lettre; celle-là presse, c'est la réponse à celle... François, il se passe quelque chose qui t'étonnera beaucoup... tiens, j'ai envie de t'étonner tout de suite. Tu sauras, mon garçon, que je suis las du veuvage et que je veux me remarier.

FRANÇOIS.

Vous !

FLIPOTOT.

Moi-même.

FRANÇOIS.

Allons ! voilà déja la fièvre qui vous galope.

FLIPOTOT.

Oui... oui... je reprends femme... et je... Eh bien ! le Père-Lachaise qui m'attend... Partons.

AIR : Amour, plaisir, folie.

Oui, je me remarie,
Il me faut une amie,

Digitized by Google

Il me faut des amours
Pour charmer mes vieux jours.

(Il sort en sautillant.)

SCÈNE IV.

FRANÇOIS, seul.

Oh ! oui, c'est la fièvre ! la fièvre cérébrale : tous les enterrements lui font cet effet-là. Mais c'est en revenant qu'il sera gentil, j'en frémis d'avance...ma foi, par précaution je vais bassiner son lit. (On sonne.) Tandis qu'mon maître sort par le petit escalier, voilà des visites qui nous arrivent par le grand.

(Il ouvre la porte du fond.)

SCÈNE V.

FRANÇOIS, M. GRIBOUILLARD, CAROLINE.

FRANÇOIS.

Monsieur et mademoiselle, donnez-vous la peine d'entrer.

GRIBOUILLARD.

Monsieur est de la maison?

FRANÇOIS.

J'en suis le jockei.

GRIBOUILLARD.

Le jockei !.. entends-tu, Caroline, un jockei, peste !... moi, je suis le cousin Gribouillard, et je viens faire une fameuse surprise au cousin Flipotot... car il n'attend la cousine Caroline Gribouillard que dans huit jours, et moi je l'amène aujourd'hui même. Où est-il donc, que je l'embrasse?

FRANÇOIS.

L'embrasser... Ah! ben oui, c'est impossible...

GRIBOUILLARD, étonné.

Pourquoi impossible?

FRANÇOIS.

Parceque vous venez trop tard. Il n'y est plus.

GRIBOUILLARD.

Et... où diable est-il donc?

FRANÇOIS.

Cherchez, je vous le donne en mille... vous ne devinez pas? j' crois ben. Quant à moi, vous me voyez dans la désolation.... dire qu'il se portait si bien ! ah! bah! après tout ce n'est pas ma faute : s'il avait suivi mes conseils il ne serait pas où il est.

GRIBOUILLARD.

Vous m'inquiétez, jockei. Où est-il, enfin, où est-il?

FRANÇOIS, avec un soupir.

Hélas! monsieur, il est au Père-Lachaise...

GRIBOUILLARD, frappé.

Au Père-Lachaise !...

FRANÇOIS.

Dans le cimetière, quoi !

GRIBOUILLARD.

Expliquons-nous ; vous voulez dire...

FRANÇOIS.

Je veux dire et je dis qu'il est au Père-Lachaise... et il y est bien malheureusement pour lui.

GRIBOUILLARD.

Comment, mon ami... mais c'est impossible.

FRANÇOIS.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire ; voulez-vous que je vous le répète?

GRIBOUILLARD.

Mais il m'a encore écrit lundi dernier.

FRANÇOIS.

Quand il vous aurait écrit mardi, mercredi et jeudi, ça ne l'empêcherait pas d'être dans le cimetière aujourd'hui vendredi. Mais vous avez dû le rencontrer en venant.

GRIBOUILLARD.

Effectivement. Nous avons rencontré un convoi magnifique.

FRANÇOIS.

C'était ça.

GRIBOUILLARD.

C'était ça!... ah ! jockei, mon ami, vous me donnez un coup!... moi qui m'attendais à le presser dans mes bras en arrivant... et puis... pas du tout, il est... ah çà! il est donc mort subitement?

FRANÇOIS.

Qui?

GRIBOUILLARD.

Le défunt.

FRANÇOIS.

Ah! le défunt... il est mort d'une attaque d'hydropisie foudroyante.

GRIBOUILLARD.

Quelle nouvelle, bon Dieu! Allons, ma pauvre enfant, te voilà veuve avant d'avoir été mariée.

FRANÇOIS.

Comment, veuve?.. est-ce qu'il devait épouser...

GRIBOUILLARD.

Ma fille que voilà.

FRANÇOIS.

En ce cas, mademoiselle, vous avez perdu là un fameux parti.

GRIBOUILLARD.

Je conviens qu'il avait une assez jolie fortune.

FRANÇOIS.

Vous appelez ça une assez jolie fortune... c'était un des plus riches millionnaires de la capitale.

GRIBOUILLARD.

Millionnaire!... erreur, jockei, il n'avait que dix ou douze mille livres de rente.

Digitized by Google

FRANÇOIS.

Erreur vous-même; je vous dis, moi, qu'il est archi-millionnaire; parbleu, je tiens cela de M. Flipotot lui-même.

GRIBOUILLARD.

Il te l'a confié, et il nous l'avait caché à nous... ah! je comprends, il voulait nous surprendre... quelle délicatesse!

FRANÇOIS.

Ah! je suis bien instruit! monsieur m'a tout détaillé ici même, à la place où nous sommes: dix maisons sur le pavé de Paris, et des châteaux, et des terres, et trois cent mille francs de rente.

GRIBOUILLARD.

Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! ah! mon Dieu!... Ah çà! mais pourquoi n'a-t-on pas mis les scellés?

FRANÇOIS.

Comment, on ne les a pas mis, les scellés?

GRIBOUILLARD.

Tu le sais mieux que moi, qu'on ne les a pas mis; il est vrai que le pauvre homme est mort subitement.

FRANÇOIS.

Et puis, à quoi bon les scellés, puisqu'il n'y a personne pour hériter de sa fortune: il n'a ni femme, ni enfants, ni neveux, ni cousines, enfin pas un parent.

GRIBOUILLARD, vivement.

Pas un parent!... qu'est-ce que vous dites là, estimable jockei! pas un seul parent?

FRANÇOIS.

Pas le moindre petit parent.

GRIBOUILLARD, avec joie.

Eh! mais je suis son parent, moi, son cousin.

FRANÇOIS.

Son cousin!

GRIBOUILLARD.

Oui, germain; je croyais te l'avoir exprimé en arrivant.

FRANÇOIS.

En ce cas, monsieur, les châteaux, les millions, tout est à vous.

GRIBOUILLARD.

Tout est à moi!

FRANÇOIS.

Tout, absolument tout.

ENSEMBLE.

AIR du Dieu et la Bayadère.

GRIBOUILLARD.

Cent mille francs de rente!

FRANÇOIS.

Cent mille écus de rente!

GRIBOUILLARD.

C'est un fort joli sort.

FRANÇOIS.

Ah! cré coquin de sort!

GRIBOUILLARD.

Quatre maisons charmantes.

FRANÇOIS.

Douze maisons charmantes.

GRIBOUILLARD.

Et notre homme est bien mort!

FRANÇOIS.

On ne peut pas plus mort.

(François tirant son mouchoir.)

Ah! malgré tous les charmes
D'un trésor infini,
Pleurez à chaudes larmes
Votre meilleur ami.

(Il essuie ses yeux.)

Pleurez, monsieur, pleurez ferme, ça soulage.

GRIBOUILLARD, reprenant avec joie.

Cent mille francs de rente!

FRANÇOIS, de même.

Cent mille écus de rente!
Etc.

GRIBOUILLARD.

Quel bonheur! nous voilà millionnaires! réjouis-toi donc, Caroline; et toi aussi, jockei. Tiens, mon garçon, en échange de ta bonne nouvelle... prends cette bourse: il y a dedans deux cent vingt-sept livres dix sous en or; je te les donne.

FRANÇOIS.

Allons, il me pleut d' l'argent aujourd'hui, et si ça continue...

CAROLINE.

Mais papa, que faites-vous donc! il y a erreur, malentendu..

GRIBOUILLARD.

Non pas, non pas, je ne suis point dans l'erreur; parbleu, j'ai là toutes ses lettres! les unes commencent par: Mon cher cousin; les autres se terminent par: Mon seul parent; diable! ce sont là des titres, en attendant ceux qui ne tarderont pas à se présenter.

CAROLINE.

Pardon, papa, je veux dire...

GRIBOUILLARD.

Moi, je dis qu'étant son seul parent, je suis son seul héritier, et que, dès ce moment, je puis m'installer chez lui comme chez moi-même. N'est-il pas vrai, jockei?

FRANÇOIS.

Certainement!.. Ah çà! j'espère qu'en bon parent que vous êtes, vous allez joliment augmenter la fortune de M. Flipotot.

GRIBOUILLARD.

Pauvre cher homme! oui, mon garçon, oui, je veux la doubler, la tripler, la quadrupler, sa fortune.

FRANÇOIS.

Tant mieux pour mes gages.

GRIBOUILLARD.

Tes gages!.. je les supprime. Il faut que ton bonheur soit proportionné au mien. Voilà

Digitized by Google

pourquoi je supprime tes gages... Je te nomme rentier séance tenante, je te fais douze cents livres de rente.

FRANÇOIS.

Plaît-il ?.. douze cents livres de rente !.. c'est pour le coup que je me retire à la campagne, au sein de mes poules, de mes petits lapins et de ma grosse bonne... Ah ! ahé !.. ah ! ahé ! j'ai douze cents livres de rente !

(Il danse.)

CAROLINE.

Enfin, papa, me permettez-vous de vous expliquer votre erreur ?

GRIBOUILLARD, bouchant ses oreilles.

Point d'erreur, point d'explications. Je ne veux pas qu'on me désillusionne.

FRANÇOIS.

François, François, quelle perspective !

AIR : Je suis Français, mon pays avant tout.

J'ai donc enfin la fortune en partage !
C'est décidé, je retourne chez nous.
Oui, j'irai dire aux farceurs du village :
J'ai par-là-bas gagné quelques gros sous,
Je viens, amis, les manger avec vous.
Mais vous avez peine à me reconnaître :
Cet accueil froid est d'un fort mauvais goût.
Moi, j' reconnais les lieux qui m'ont vu naître,
Je suis FRANÇOIS, mon pays avant tout,
Mon pays avant tout.

GRIBOUILLARD.

Allons, allons, point de négligence, il faut mettre ses affaires en règle, et je cours chez mon notaire ; mais qu'est-ce que je vais faire de Caroline ? Dieu ! que les femmes sont embarrassantes !.. Ah ! jockei, je te laisse ma fille, tâche de la distraire... (Revenant.) Étourdi ! j'oublie que je t'ai donné ma bourse, et j'allais sortir sans argent.

FRANÇOIS.

Voulez-vous que je vous en prête ?

GRIBOUILLARD.

Non, non, il doit y en avoir dans le secrétaire... Eh ! justement, ce pauvre Flipotot y a laissé la clé.

FRANÇOIS.

C'est étonnant, voilà la première fois que ça lui arrive.

GRIBOUILLARD, ouvrant le secrétaire.

Ah ! diable !.. nous sommes en fonds.

(Il prend des pièces dans l'un des sacs.)

FRANÇOIS, à part.

Tiens ! il ne se gêne pas, l' vieux. A la vérité, quand on hérite de trois cent mille livres de rente, on peut bien emprunter une vingtaine de francs à son ami.

GRIBOUILLARD, prenant une montre dans le secrétaire.

Qu'est-ce que c'est que cette vieille patraque ? c'est indigne d'un capitaliste tel que moi... Tiens, jockei, je te la donne.

FRANÇOIS.

Merci, monsieur ; qu'est-ce que ça m'fait à moi, j'accepte.

GRIBOUILLARD.

Ah ! j'oubliais... avons-nous des provisions ?

FRANÇOIS.

Oh ! oui... de bon vin en cave, et une basse-cour de toute beauté.

GRIBOUILLARD.

Bien, bien. Tu feras tuer toutes les volailles : car je vais inviter quelques amis à dîner. Ils viendront m'aider à pleurer le défunt et à trinquer à sa mémoire. Comme dit le proverbe : Le millionnaire est mort, vive le millionnaire ! Je sors... François, n'oublie rien de ce que je t'ai recommandé.

CAROLINE.

Ah ! papa, vous me laissez seule ici ?

GRIBOUILLARD.

Je ne vais pas loin. Et puis François m'a promis de te distraire.

FRANÇOIS.

Soyez tranquille.

GRIBOUILLARD.

Allons, Caroline, tâche de t'égayer un peu.

AIR :

Ah ! j'en conviens, rien n'est plus triste
Que la nouvelle d'un trépas ;
Mais ton père est capitaliste,
Les maris ne te manqueront pas.

(Il l'embrasse et sort.)

SCÈNE VI.

CAROLINE, seule, le contrefaisant.

Les maris ne te manqueront pas !
Les maris ne te manqueront pas !

Eh ! voilà ce qui vous trompe, c'est que je ne veux plus de maris, je n'en veux pas un seul... pas même Rodolphe, oh ! c'est fini, mon cœur le destitue, et il le mérite bien. Comment trouvez-vous cela ? un jeune homme qui sait que je l'aime et qui porte de mes cheveux, me laisse partir, sachant que le mariage m'attend à Paris... Il fallait renverser la diligence, ou l'attaquer à main armée... Pas du tout, Monsieur la laisse filer comme si... mais mon parti est pris.

AIR : Tu ne vois pas, jeune imprudent.

Je ne veux plus aimer que moi,
Je me serai toujours fidèle ;
Je serai jalouse, je crois,
Si quelque autre me trouvait belle.
Jamais d'époux, jamais d'amants,
Je n'aimerai que moi sur terre,
Et peut-être un peu mes enfants,
Si par hasard je deviens mère.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

FRANÇOIS, CAROLINE.

FRANÇOIS.

N'oublions rien et procédons par ordre. D'abord le diner... (Il va à la fenêtre.) Voyons si la vieille... ah ! justement... Charlotte, il y a grand diner ; vous allez tuer toutes les volailles : canards, poulets, dindons, il faut que tout y passe. Hein !... C'est aujourd'hui maigre ?... Allez toujours, c'est un rentier qui vous commande. Là : de trois choses qu'il m'a ordonnées en voilà déja une, reste à deux. Nous disions donc qu'il faut distraire la demoiselle... c'est assez difficile.. Choisissez, mademoiselle : voulez-vous que je vous chante quelque chose, que je vous parle politique, ou que je vous raconte des histoires de voleurs ?

CAROLINE.

Je ne veux qu'un livre, et laisse-moi tranquille.

FRANÇOIS.

Un livre !... lequel ?... tenez, la bibliothèque est dans cette petite chambre à gauche ; mais je vous avertis, nous n'avons que l'almanach des vingt-cinq mille adresses. Un ouvrage charmant.

CAROLINE.

De quel auteur ?

FRANÇOIS.

Deux fameux, allez ! Paul de Kock et Rossini ; c'est égal je vous les lirai de bon cœur. (A part.) Ah ! j'oubliais l'autre qui m'a ordonné de le prévenir, dès qu'il y aurait ici un vieux monsieur de sorti et une jeune fille toute seule. (Haut.) Écoutez, charmante voyageuse, il y a là dans un petit coin quelqu'un qui vous désennuiera beaucoup mieux que tout ce que je pourrais vous dire.

CAROLINE.

Que dites-vous ? il y a quelqu'un là ?

FRANÇOIS.

Oui, mais n'ayez pas peur, c'est un jeune qui n'est venu ici que pour se cacher. (Ouvrant la porte.) Paraissez, aimable aventurier, paraissez.

SCÈNE VIII.

RODOLPHE, FRANÇOIS, CAROLINE.

RODOLPHE.

Caroline !

CAROLINE.

Rodolphe ! Vous ici, monsieur Rodolphe !

RODOLPHE.

Oui, ma chère Caroline ; j'ai appris avec...

FRANÇOIS.

Pardon de vous interrompre ; mais mon patron va bientôt revenir, il reviendra du Père-Lachaise plus malade que celui qu'il vient d'y conduire ; permettez-moi d'aller préparer tout ce qu'il lui faut pour perdre connaissance et se mettre au lit.

RODOLPHE.

C'est bon. Ne reparais ici que quand je t'appellerai.

FRANÇOIS.

Merci. Quand vous voudrez me revoir, vous trouverez une petite sonnette, et, drelin-dindon... je saurai ce que ça veut dire. (Revenant.) Pardon, quand je vous ai interrompus vous en étiez à : « Oui, ma chère Caroline, j'ai appris avec... » vous pouvez continuer.

(Il entre chez son maître.)

SCÈNE IX.

RODOLPHE, CAROLINE.

RODOLPHE

Je sais tout, Caroline.

CAROLINE.

Tant mieux, Rodolphe, j'en aurai beaucoup moins à vous apprendre.

RODOLPHE.

C'est pour vous marier que l'on vous a conduite à Paris.

CAROLINE.

Oui, c'est pour quelque chose comme cela ; mais on ne marie pas une jeune fille sans son consentement ; et quand l'écharpe municipale, comptant sur la grande réponse, me fera la grande question, je lui répliquerai : Va-t-en voir s'ils viennent...

RODOLPHE.

Adorable créature ! elle a des saillies à faire tourner cent têtes comme la mienne. Mais pardon, comment avez-vous pu vous décider à vous éloigner de moi pour vous rapprocher d'un rival détestable, et probablement détesté.

CAROLINE, dramatiquement.

J'obéissais... mais pour la frime, entendez-vous. Car je vous aime ! et plutôt que d'appartenir à un autre... je dévorerais le Code civil.

RODOLPHE.

Bien, Caroline, fort bien ! cependant je ne suis pas tranquille... un père est toujours un père...

CAROLINE.

C'est selon.

RODOLPHE.

Et pour échapper au danger qui vous menace, je ne vois qu'un moyen.

CAROLINE.

Lequel ?

RODOLPHE.

C'est de vous enlever...

Digitized by Google

CAROLINE.

Enlevez...

RODOLPHE.

Enlevons...

CAROLINE.

Un instant... je réfléchis... non, Rodolphe, c'est impossible, à cause des cancans et des mœurs.

RODOLPHE.

Les cancans!.. les mœurs!.. ah! Caroline, lorsqu'on enlève une jeune personne pour le bon motif, les cancans et les mœurs n'ont pas un fischtre à dire. Et puis, nous ne voyagerons pas seuls, il y aura un tiers.

CAROLINE.

Qui, celui-là?

RODOLPHE.

Un imbécile.

CAROLINE.

Nous serons trois.

RODOLPHE.

Un garçon qu'il serait dangereux de laisser bavarder après notre départ: François, le domestique de M. Flipotot; je l'enlève aussi.

CAROLINE.

Ah! bravo!... mais pour aller où?...

RODOLPHE.

Pour aller en Bourgogne, chez ma vieille tante, et je vous réponds d'elle! si celle-là ne décide pas votre père à nous marier... (Bruit au dehors.) Au diable les importuns!.. mais la journée n'est pas passée... nous nous reverrons, Caroline.

CAROLINE.

Oui, Rodolphe, nous nous reverrons.

ENSEMBLE.

AIR du Maçon.

Espérance et confiance.
Mais fuyons les regards jaloux;
Amour et persévérance,
Car le bonheur est fait pour nous.

(Ils se séparent; Rodolphe entre dans la chambre où il était caché; Caroline passe dans celle de droite.)

SCÈNE X.

UN COCHER, FLIPOTOT.

FLIPOTOT.

Entrez, brave homme; vous allez être payé... Voilà de la maladresse! n'emporter sur soi qu'une pièce de cinq francs... et elle se trouve fausse. (Il se fouille.) Eh bien! où donc est la clé de mon secrétaire? je ne la trouve pas. François! François! où diable est-il aussi, lui?

(Il sonne.)

SCÈNE XI.

FRANÇOIS, LES PRÉCÉDENTS.

FRANÇOIS, tenant une bassinoire.

On y va, on y va... Tiens! c'est vous, monsieur! (il cherche autour de lui.) eh ben! et les autres...

FLIPOTOT.

Pourquoi donc cette bassinoire?

FRANÇOIS.

Pour bassiner votre lit.

FLIPOTOT.

Bassiner mon lit à l'heure qu'il est?

FRANÇOIS.

Vous n'êtes donc pas malade?

FLIPOTOT.

Tais-toi, imbécile, et donne-moi la clé de mon secrétaire, que je paye le cocher.

FRANÇOIS.

Je n'l'ai pas, la clé; mais soyez tranquille, elle est en bonnes mains.

FLIPOTOT.

En bonnes mains?

FRANÇOIS.

J'vous expliquerai la chose quand j'aurai payé le cocher... c'est une avance que je vous fais... Tenez, sapin.

LE COCHER.

Merci, notre bourgeois.

(Il sort.)

FRANÇOIS.

C' que c'est qu' l'argent, hein! « Merci, not' bourgeois! »

FLIPOTOT.

Dis-moi donc ce que tu as fait de la clé de mon secrétaire?

FRANÇOIS.

N'ayez pas peur... on vous dit qu'elle est en bonnes mains... c'est le monsieur qui l'a mis dans sa poche.

FLIPOTOT.

Quel monsieur?

FRANÇOIS.

Celui qui m'a fait présent de votre vieille patraque et qui a fait une brèche aux sacs d'écus que vous avez enfermés dans votre secrétaire.

FLIPOTOT.

Malheureux! tu m'as laissé voler.

FRANÇOIS.

Voler!... ah! bien oui, voler! C'est moi qui vais vous en apprendre des nouvelles, et des fameuses... Il est arrivé...

FLIPOTOT.

Qui?

FRANÇOIS.

Elle aussi est arrivée.

FLIPOTOT.

Qui, elle?

Digitized by Google

FRANÇOIS.

Sa fille.

FLIPOTOT.

La fille à qui?

FRANÇOIS.

Pardine, la fille du père que vous n'attendiez que dans huit jours.

FLIPOTOT, joyeux.

Gribouillard est à Paris!

FRANÇOIS.

Oui.

FLIPOTOT.

Caroline est à Paris!

FRANÇOIS.

Eh! oui... D'abord le père est allé chez son notaire...

FLIPOTOT.

Pour le contrat, je gage.

FRANÇOIS.

Ah! vous n'y êtes pas... il faut que je vous dise tout, n'allez pas mourir de joie.

FLIPOTOT.

Va toujours.

FRANÇOIS.

Apprenez donc que M. Gribouillard se trouve être le seul et unique héritier du millionnaire que vous venez d'enterrer.

FLIPOTOT, stupéfait.

Lui... Gribouillard!

FRANÇOIS.

Gribouillard lui-même... héritier de la fortune à lui tout seul.

FLIPOTOT.

En voilà une nouvelle! mais c'est trop beau pour être possible.

FRANÇOIS.

C'est si possible et si vrai que son portefeuille est rempli de papiers, de titres, que sais-je... il vient de courir chez son notaire pour mettre ses affaires en règle, et voilà une bourse de deux cent vingt-sept francs cinquante centimes tournois, à-compte sur les douze cents livres de rente qu'il me fait.

FLIPOTOT.

Tu me conduis de surprise en surprise.

FRANÇOIS.

Attendez donc, je ne vous ai pas tout dit... Il veut vous enrichir, quatripler votre fortune.

FLIPOTOT.

Généreux ami! Ah! j'en perdrai la tête.

FRANÇOIS.

Eh bien! que me donnez-vous pour la bonne nouvelle?

FLIPOTOT.

Pour la bonne nouvelle... je retire la menace que je t'avais faite, et je te repromets la gratification déja promise.

FRANÇOIS.

Si vous pouviez m'avancer quelque chose ladessus?

FLIPOTOT.

Volontiers... tiens, mon garçon.

FRANÇOIS.

Eh! mais... c'est la pièce fausse.

FLIPOTOT.

Enfin, la voilà passée... Dis-moi, François, tu les a bien reçus, n'est-ce pas?

FRANÇOIS.

Oh! je vous en réponds. Je viens de donner l'ordre de massacrer toutes les volailles de votre poulailler, attendu que M. Gribouillard va inviter une vingtaine de ses amis à dîner ici... et l'on doit se griser à la santé du défunt.

FLIPOTOT.

Une vingtaine de ses amis... tant mieux! je vais en inviter quarante des miens... Il faut fêter les millions; ce sont des gaillards qui ne nous visitent pas tous les jours... Mais ne perdons pas un instant; je vais, tandis qu'il s'occupe des affaires sérieuses, penser à nos plaisirs. Écoute, s'il venait pendant mon absence, tu lui dirais: Votre cousin Flipotot entend que vous disposiez de sa maison comme si elle était la vôtre... ou plutôt non, je vais lui écrire; ce sera plus poli. (Il écrit.) Tiens, tu lui remettras cela... mais avant de sortir il faut que je change de toilette, car ce deuil blesserait les jolis yeux de ma prétendue, et je veux plaire, moi...

FRANÇOIS.

Oui, oui, vous plairez; allez vous changer bien vite.

FLIPOTOT.

Ce sera fait dans un clin-d'œil.

(Il entre dans sa chambre.)

SCÈNE XII.

FRANÇOIS, seul.

Allez vous faire beau, papa Flipotot.... il y a d' la besogne.... Ah! qu'est-ce que j'entends là!

SCÈNE XIII.

FRANÇOIS, M. GRIBOUILLARD, LE JUGE-DE-PAIX, DEUX TÉMOINS.

GRIBOUILLARD.

AIR: Mire dans mes yeux.

Oui, j'en ai la preuve en main,
Sans aucun partage
J'hérite de mon cousin
Enterré c' matin.

Tu vois, jockei, que je n'ai pas perdu de temps... conformément aux instructions de mon notaire, j'amène avec moi monsieur le

Digitized by Google

juge-de-paix et deux témoins pour procéder aux formalités exigées par la loi.

LE JUGE-DE-PAIX.

Ainsi, monsieur, vous êtes bien sûr...

GRIBOUILLARD.

Si je suis sûr... demandez à François...

FRANÇOIS.

Ah! oui, monsieur est parfaitement sûr... A propos, monsieur Gribouillard, voici un petit papier que mon maître a écrit pour vous.

GRIBOUILLARD.

Un papier!.. voyons... (Il lit.) « Je prie mon « cousin Gribouillard de disposer de tout ce qui « m'appartient comme il l'entendra; il est ici « chez lui, tout est à lui, tout. » Signé: *Flipotot.* (Au juge-de-paix.) Je pense, monsieur, que la donation...

LE JUGE-DE-PAIX.

Ah! monsieur, cela vaut presque un testament.

GRIBOUILLARD.

Un testament!... Jockei, tu es un brave garçon.... tu es pétri d'intelligence... vertueux jeune homme, tu étais chargé d'une mission très délicate et tu l'as remplie avec un zèle qui te fait le plus grand honneur. (Ouvrant le secrétaire.) Viens ici, mon garçon; je t'ai promis douze cents livres de rente, je vais te donner cinq cents francs d'avance.

(Il lui donne un sac de cinq cents francs.)

FRANÇOIS.

Quelle journée, bon Dieu! quelle journée!..

GRIBOUILLARD, au juge-de-paix.

Monsieur aime-t-il le tabac?

LE JUGE-DE-PAIX.

C'est ma seule passion.

GRIBOUILLARD.

En ce cas, faites-moi le plaisir d'accepter cette jolie tabatière.

(Il lui remet une boîte d'or trouvée dans le secrétaire.)

LE JUGE-DE-PAIX.

Mille remerciements, monsieur.

GRIBOUILLARD, aux témoins.

Quant à vous, messieurs, voilà tout ce qu'il me reste à vous offrir. (Il donne à l'un une tabatière en carton et à l'autre une petite boîte dite prolétaire ou queue de rat.) Ah çà! maintenant parlons d'affaires. François, allume-nous une chandelle...Vous allez remplir les formalités prescrites, et comme je serai forcé de m'absenter souvent, il faut se mettre en règle. Commencez, je vous prie, par apposer des scellés provisoires sur toutes les portes: ce sera plus tôt fait.

LE JUGE-DE-PAIX.

Mais, monsieur, ce n'est pas l'usage... monsieur, je suis prêt...

(Après avoir retiré les clés, il applique les scellés sur les chambres et sur le secrétaire.)

FRANÇOIS, à part.

Je ne suis pas fâché de voir mon patron sous les scellés.

LE JUGE-DE-PAIX.

Monsieur... mais qui nommerons-nous gardien des...

GRIBOUILLARD.

Parbleu! François: c'est un garçon qui mérite toute ma confiance.

LE JUGE-DE-PAIX.

Cela suffit... nous viendrons les lever dans huit jours.

GRIBOUILLARD.

Je vous prie, monsieur le juge-de-paix, de vouloir bien venir manger ma soupe, ce soir à six heures, ainsi que vous, messieurs les témoins, mesdames vos épouses, et messieurs vos enfants.

LE JUGE-DE-PAIX.

J'en ai sept pour ma part.

GRIBOUILLARD.

Tant mieux; amenez-les tous avec leurs petits camarades; nous voulons nous amuser aujourd'hui.

(Le juge-de-paix et les témoins sortent.)

SCÈNE XIV.

FRANÇOIS, M. GRIBOUILLARD.

GRIBOUILLARD.

Il est fort aimable, ce fonctionnaire... Ah çà! dis-donc, il me semble qu'il me manque quelque chose... quand je suis arrivé j'avais... qu'est-ce que j'avais donc?... Ah! c'était ma fille: où donc est-elle?.. (On frappe à la porte de Rodolphe.) Qu'est-ce que c'est que ça?..

FRANÇOIS.

Oh! rien; ne vous inquiétez pas, c'est...

(On frappe à la porte de Caroline.)

GRIBOUILLARD.

On a frappé par-là aussi.

(On frappe à la porte de M. Flipotot.)

GRIBOUILLARD, effrayé.

On frappe encore à cette porte; il y a donc du monde partout!

RODOLPHE, enfermé.

François!

GRIBOUILLARD.

On appelle à droite.

CAROLINE, enfermée.

François!

GRIBOUILLARD, se retournant chaque fois.

On appelle à gauche!

FLIPOTOT, enfermé.

François!..

GRIBOUILLARD.

On appelle de tous les côtés! Qu'est-ce que ça veut dire?

Digitized by Google

CAROLINE.

François! François!

GRIBOUILLARD.

C'est la voix de Caroline.

FRANÇOIS.

Elle-même.

GRIBOUILLARD.

Comment, malheureux! tu m'as fait mettre ma fille sous les scellés!

RODOLPHE et FLIPOTOT, frappant plus fort.

Allons donc, François!

GRIBOUILLARD.

Encore une fois, qu'est-ce que tout cela veut dire? Est-ce qu'il y aurait quelque complot contre ma fortune et mon existence? voudrait-on me voler, m'assassiner?

(Rodolphe finit par enfoncer la porte.)

SCÈNE XV.

FRANÇOIS, GRIBOUILLARD, RODOLPHE.

GRIBOUILLARD.

Rodolphe!

RODOLPHE.

Moi-même.

GRIBOUILLARD.

Que venez-vous faire ici, monsieur?

RODOLPHE.

Je viens vous déclarer que jamais mademoiselle Caroline ne sera la femme de monsieur Flipotot.

GRIBOUILLARD.

Cette nouvelle! je sais cela aussi bien que vous. Comment voulez-vous qu'elle l'épouse puisqu'il est mort?

RODOLPHE et FRANÇOIS, en riant.

Mort!

GRIBOUILLARD.

Oui, monsieur, oui, mort et enterré, mort d'une attaque d'hydrophobie foudroyante; au reste, je ne dois pas entrer avec vous dans de plus grands détails; qu'il me suffise donc de vous répéter la défense que je vous ai faite de remettre les pieds chez moi.

RODOLPHE.

Aussi, ne suis-je pas chez vous.

GRIBOUILLARD.

Voilà ce qui vous trompe, jeune audacieux! c'est que je suis chez moi, chez moi seul, chez moi-même; et...

FLIPOTOT, paraissant tout-à-coup à un œil-de-bœuf placé au-dessus de la chambre.

Oui, mon ami, oui, tu es chez toi!

(Musique.— M. Gribouillard recule épouvanté.)

GRIBOUILLARD.

Ah! qu'est-ce que j'ai vu là!

FLIPOTOT.

C'est moi, ton ami, ton cousin, qui suis revenu du Père-Lachaise tout exprès pour t'embrasser.

GRIBOUILLARD.

Du Père-Lachaise!.. pour m'embrasser!.. C'est son ombre!.. Dieu! que sa mort l'a changé! Paix, ombre chérie! c'est ce jeune imprudent qui vient troubler tes cendres!.. Redescends en paix dans la tombe; retourne au champ du repos, nous prierons pour toi.

FLIPOTOT.

Qu'est-ce qu'il dit?.. Ah çà! mon pauvre Gribouillard, est-ce que la grande fortune dont tu viens d'hériter t'aurait rendu fou?

GRIBOUILLARD.

Eh non! mon ami; aussi je suis toujours ce que j'étais avant ton décès.

FLIPOTOT.

Mon décès!..

GRIBOUILLARD.

Ah! si tu avais vécu, avec quel plaisir je t'aurais nommé mon gendre! mais tu es parfaitement mort... nous t'avons bien pleuré! Tiens, pour te voir ressusciter, je donnerais... Va-t'en, mon ami, ça m'obligera.

FLIPOTOT.

Quel galimatias nous fais-tu là?

FRANÇOIS.

Monsieur a raison; vous dites des bêtises... ce n'est pas lui qui est mort, c'est votre cousin.

GRIBOUILLARD.

Eh bien! mon cousin...

FRANÇOIS.

Pas celui-là, l'autre.

FLIPOTOT.

Oui, l'autre; ton cousin le millionnaire, celui que je viens d'enterrer.

GRIBOUILLARD.

Mais, Flipotot, je n'ai que toi de cousin millionnaire.

FLIPOTOT.

Mais, Gribouillard, je ne suis pas millionnaire du tout.

GRIBOUILLARD, à François.

Ah çà! qu'est-ce que cet animal vient me chanter!..

FRANÇOIS.

Ah! mon Dieu! monsieur, je comprends le logogriphe; je vous ai dit une chose, et vous en avez compris une autre.

GRIBOUILLARD.

Eh bien! tu m'as fait faire de fameuses bêtises.

FLIPOTOT.

Ouvrez-moi, et expliquons-nous.

GRIBOUILLARD.

Moi, je vais ouvrir à ma fille.

Digitized by Google

FRANÇOIS.

Non pas, je suis gardien des scellés, et je ne souffrirai pas qu'on les brise.

FLIPOTOT.

Quoi! votre fille est sous les scellés?

GRIBOUILLARD.

Oui, mon ami, et toi aussi.

FRANÇOIS.

Vous y resterez jusqu'à ce qu'on vienne les lever... dans huit jours.

FLIPOTOT.

François, je t'ordonne de m'ouvrir à l'instant même.

RODOLPHE.

Vous n'avez plus d'ordres à lui donner, il est à mon service.

FLIPOTOT.

Quel est ce particulier?

RODOLPHE.

C'est un rival, un jeune homme bien décidé à ne permettre la levée du cachet judiciaire sous lequel vous êtes prisonnier que quand monsieur Gribouillard aura consenti au mariage de mademoiselle Caroline avec votre dévoué serviteur Rodolphe ici présent.

FLIPOTOT, en colère.

Monsieur!...

GRIBOUILLARD.

Monsieur! il y a une justice peut-être, et je vais...

RODOLPHE.

Silence! attention, messieurs Gribouillard et Flipotot... pour la dernière fois, consentez-vous à ce que mademoiselle Caroline soit ma femme?

GRIBOUILLARD et FLIPOTOT.

Pour la dernière fois, non.

RODOLPHE.

Non!... François, mets le feu au baril de poudre.

FRANÇOIS, étonné.

Au baril de poudre!

RODOLPHE.

Eh! morbleu! celui que j'ai apporté.

GRIBOUILLARD et FLIPOTOT.

Un baril de poudre!

RODOLPHE.

Je ne voyage jamais sans cela. Dès que quelqu'un me contrarie.... feu!.... je me fais sauter avec la maison, les locataires et tous les quartiers adjacents... Allons, François, feu!

GRIBOUILLARD.

Un instant!

FLIPOTOT.

Je demande la *parole*.

GRIBOUILLARD.

Attendez l'ouverture des *Chambres*.

RODOLPHE.

On ne vous délivrera que quand vous aurez prononcé... Allons, oui... ou feu.

FRANÇOIS, qui a compris.

Je tiens le briquet phosphorique.

RODOLPHE.

Allume.

GRIBOUILLARD et FLIPOTOT.

Arrêtez, malheureux! l'*oui* fatal est prononcé.

RODOLPHE.

Allons donc!...

(On ouvre les portes.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, CAROLINE.

ENSEMBLE.

AIR du Domino noir.

Allons, oublions notre colère;
C'est un parti pris,
Soyons unis,
Car pour s'épouser il faut se plaire;
Soyez donc époux,
Et plaisez-vous.

FRANÇOIS.

Monsieur Gribouillard, je vois bien qu'il faut renoncer aux douze cents livres de rente en question, et je vous les restitue.

GRIBOUILLARD.

Et ma bourse et mon argent?

FRANÇOIS.

Vous m'avez tout donné, mais on peut s'arranger: vous tenez à votre bourse? eh bien! soit, voici la bourse; moi, je tiens aux deux cent vingt-sept francs cinquante centimes, et je les garde... Quant à ceci, c'est différent, il faut rendre à César...

(Il remet à Flipotot le sac et la montre.)

FLIPOTOT.

Mais je ne comprends pas.

FRANÇOIS.

Vous n'avez pas besoin de comprendre. Quant à votre tabatière d'or, votre boite en carton et votre prolétaire à queue de rat, c'est autre chose: monsieur Gribouillard en a fait présent à M. le juge-de-paix et aux deux témoins, pour les remercier de la grace avec laquelle ils vous ont mis sous les scellés.

FLIPOTOT.

Comment! Gribouillard, vous avez fait cadeau?...

GRIBOUILLARD.

Hélas! oui, mon ami, j'ai eu cette bêtise-là; mais rassurez-vous, ces trois messieurs seront ici à six heures précises.

FRANÇOIS.

Oui, ces trois messieurs viennent dîner ici avec leurs trois épouses et une trentaine de petits enfants.

FLIPOTOT.

Ah! grand Dieu!

Digitized by Google

GRIBOUILLARD, avec un soupir.

C'est la vérité.

FLIPOTOT.

Mais expliquez-moi donc...

FRANÇOIS.

C'est inutile.

CHOEUR.

AIR du vaudeville de l'Apothicaire.

Allons, oublions notre colère;
C'est un parti pris,
Soyons unis,
Car pour s'épouser il faut se plaire;
Soyez donc époux,
Et plaisez-vous.

FRANÇOIS, au public.

Nous voilà sortis d'embarras,
Le double quiproquo s'explique;
Ne parlons donc plus de trépas,
C'est un mot fort peu... drôlatique.
Tous les acteurs sont bien portants,
Et l'auteur qui nous intéresse
Vous croit, messieurs, trop bons vivants
Pour vouloir enterrer sa pièce.
Vous êtes par trop bons vivants
Pour vouloir enterrer sa pièce.

REPRISE DU CHOEUR.

Allons, oublions notre colère;
C'est un parti pris,
Soyez unis,
Car pour s'épouser il faut se plaire;
Soyez donc époux,
Et plaisez-vous.

FIN DE TROIS GOBE-MOUCHES.

PARIS.—IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

Digitized by Google